

Né le 21 mai 1898, à Bormes-les-Mimosas, Alfred Courmes a suivi ses études secondaires au lycée de Monaco. Son père, officier de marine, l'encourage dans son envie d'embrasser une carrière de peintre. Après la première guerre mondiale, il rencontre le peintre Roger de La Fresnaye, dont il sera le seul disciple. Cette rencontre façonnera sa carrière d'artiste. Ils auront ensuite une correspondance autour du travail d'Alfred : Le maître et l'élève. Ses lettres font parties des archives du centre Georges Pompidou.

Entre 1920 et 1925, il s'établit au Lavandou, puis vient à Paris, où il présente ses toiles au salon des Indépendants et d'Automne. En 1926, il peint le portrait de Peggy Guggenheim. L'année suivante, Alfred Courmes, s'installe à Ostende (Belgique), où il fait la connaissance d'Ensor, de Permeke et de Labisse. Il s'imprègne, en même temps de la peinture de Van Eyck, Holbein, Dürer, de Vinci, Raphaël, Brueghel, en visitant régulièrement les musées de Gand, Anvers, Bruxelles, Bruges. Cette confrontation entre le classicisme et cette vision surréaliste et expressionniste seront des références permanentes pour Courmes. Sa première exposition personnelle a lieu à la galerie du Montparnasse la même année.

En 1930, il s'installe définitivement à Paris. Il reçoit en 1936 le prix Paul Guillaume, partagé avec Tal Coat. Ce succès lui permet d'obtenir une commande en 1937, « Le toucher », pour le pavillon de la manufacture de Sèvres, à l'exposition internationale de Paris.

En 1938, Albert Sarraut, ministre de l'éducation nationale lui propose la décoration murale de la salle à manger à l'ambassade de France au Canada, (Ottawa), sous la direction de l'architecte Eugène Baudoin et en compagnie de quatre autres artistes, tous Grand prix de Rome et issu de la Villa Médicis : Louis Leyge, Charles Pinson, Robert Cami, André Lizette-Lindet. Eugène Baudoin lui demande un ensemble 120 m<sup>2</sup> peint à la cire et dont le thème sera la France heureuse.

Ce travail lui demandera pratiquement deux ans et sera signé la veille de la seconde guerre mondiale. Cette fresque a été restaurée par Jean-Paul Ledeur, de 1982 à 1984, grâce à l'initiative de leurs excellences Messieurs Beliard et Cabouat ambassadeurs de France, avec le soutien de ministère des affaires étrangères.

En 1941, Courmes organise des conférences et des expositions pour l'association Travail et Culture, aux côtés de René Huyghe, Germain Bazin, Picasso, Léger...

À la libération, il participe au salon d'Automne et des Indépendants ; en 1946 à l'exposition surréaliste de Lille avec Magritte et son ami Clovis Trouille, puis à partir de 1957 expose régulièrement au salon de Mai, invité par Gaston Diehl. En 1965, une de ses toiles figure à la biennale de Sao Paulo (Brésil) et on le retrouve en 1971 lors de l'exposition « Les Autres » organisée par Yves Hamon, à Bordeaux.

Courmes est reconnu comme précurseur d'une génération de jeunes peintre, qui expose avec lui, à la Galerie Nationale du grand Palais en 1972, dans exposition « 12 ans d'art contemporain », et il reçoit le prix Panique. Il sera présent à l'exposition « mythologie quotidienne » au musée d'Art moderne de la ville de Paris en 1976, ainsi qu'à l'exposition « les Réalismes entre révolution et réaction 1919-1939 », au centre Georges Pompidou.

Il faut attendre 1977, pour voir sa première grande exposition particulière à la galerie Jean Briance. Il reçoit le prix du Dumas-Millier de l'institut de France en 1978, avant de nouvelles expositions personnelles : 1979 musée de la peinture de Grenoble, Serpentine Galery, à Londres ; en 1982, 1986, 1987 à la galerie Jean Briance ; en 1986, 1988 à la galerie Berggruen ; 1989, au musée de Roubaix et

Poitiers, au musée Saint-Roch d'Issoudun et au centre Georges Pompidou.

Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1991.

Ses œuvres sont exposées, entre autres, au musée de Poitiers, Roubaix centre Georges Pompidou, Issoudun, Boulogne-Billancourt...

Il vit et peint jusqu'à sa mort le 8 janvier 1993.

« Gardant un parti pris réaliste empreint d'humour, sa peinture marquée d'abord par le cubisme de de La Fresnaye, évolue vers une figuration inattendue, souvent contestataire, riche d'une iconographie empruntée à des sources variées allant de la publicité à la mythologie en passant par l'iconographie religieux. » (1)

(1) Réalistes des années 20, catalogue d'exposition, musée galerie de la Seita, 1998